



Gysbrecht Leytens, *Paysage d'hiver*, 1^{er} quart du XVII^e siècle, huile sur toile marouflée sur bois, 49 x 64 cm © Courtesy galerie Florence de Voldere

Une Brafa toujours plus internationale



MARCHÉ



Les allées de la Brafa, lors de l'édition 2017, avec au premier plan une œuvre de Julio Le Parc, artiste invité d'honneur de l'édition 2017. © Photo Emmanuel Crooy

LA BRAFA ÉTOFFE SON SECTEUR INTERNATIONAL

Capitalisant sur sa notoriété grandissante, la foire bruxelloise, où marchands belges et français dominent, veut accueillir davantage d'exposants étrangers



SPÉCIAL BRAFA 2018

FOIRE D'ART
ET D'ANTIQUITÉS

Bruxelles. La Brafa (Brussels Art Fair) ouvre ses portes le 27 janvier pour neuf jours d'exposition, dans l'enceinte de l'ancienne gare de triage de Tour & Taxis. La foire d'art et d'antiquités, qui ne comptait qu'une poignée de galeries belges à sa création en 1956, n'a cessé de monter en puissance. L'an passé, elle a réuni 61 000 visiteurs, doublant ainsi sa fréquentation en dix ans. Pour sa 63^e édition, elle a pour principale ambition d'améliorer sa qualité. Comme l'annonce son président, Harold T'Kint de Roodenbeke, « *la Brafa poursuit sur sa lancée. Mais cette nouvelle édition sera encore mieux que la précédente car le niveau qualitatif proposé n'a jamais été aussi élevé* ».

Elle accueille cette année 134 exposants originaires d'une quinzaine de pays. Même si les galeries belges dominent – on en recense 51 –, elles sont moins nombreuses que l'an passé (58). Les Français maintiennent leur présence avec 46 exposants. Le nombre de galeries étrangères (anglaises, suisses, espagnoles, italiennes, allemandes...) a également été revu à la hausse : 37 contre 29 en 2017. À noter qu'aucune galerie américaine ne participe à l'événement mis à part deux marchands, l'un suisse et l'autre belge (Phoenix Ancient Art et Gladstone), qui ont des antennes à New York.

Un salon « dynamique »

Le nombre total d'exposants – en comptant deux de plus que l'an passé – reste stable depuis que des travaux d'agrandissement ont été réalisés afin d'installer l'un des deux restaurants à l'extérieur de l'enceinte. « *L'espace n'est pas vraiment extensible alors que la liste d'attente est longue* [une centaine de marchands,

NDLR]. *Si nous réduisions les stands, nous pourrions accueillir 20 à 30 exposants en plus, mais chaque année tous les participants demandent davantage de surface* », confie le président. Les organisateurs envisagent à plus ou moins long terme de déplacer le second restaurant à l'extérieur.

Une dizaine de marchands n'ont cependant pas renouvelé leur participation comme les galeries françaises

“ *La Brafa poursuit sur sa lancée. Mais cette nouvelle édition sera encore mieux que la précédente car le niveau qualitatif proposé n'a jamais été aussi élevé* ”

HAROLD T'KINT DE ROODENBEKE, PRÉSIDENT

Charbonnier, Ghezelbash, Perrin ou encore Chenel et Dulon, récemment admises à la foire Tefaf à Maastricht. D'autres ne reviennent pas à la suite d'une cessation d'activité, à l'exemple du Couvent des Ursulines (Liège). Ces départs ont facilité l'objectif de renouvellement de 10 % : 14 nouvelles enseignes ont été retenues, dont 13 étrangères. Le choix de ces nouveaux exposants s'est notamment porté sur des spécialités jusque-là sous-représentées, comme l'art italien contemporain et l'Arte povera avec la galerie londonienne Repetto, ou bien la Haute Époque avec la galerie barcelonaise Bernat. Cinq enseignes françaises font aussi leur entrée parmi lesquelles Maeght, Galerie de la Présidence ou Renaud Montméat. « *Ayant participé l'année dernière pour la première fois à un salon généraliste (Tefaf Showcase), l'expérience m'a plu. Brafa est un des plus jolis et séduisants salons aujourd'hui en Europe, sans équivalent en France, avec une belle clientèle du Benelux et parisienne. Tout le monde y participe ou y passe* », explique ce

dernier, spécialisé en art asiatique. Aline Chastel (Chastel Maréchal, Paris) est également de la partie. « *Un ami qui y participe déjà, Xavier Eeckhout, m'a vanté les mérites du salon, que je trouve dynamique, même s'il est peut-être un peu classique. En tout cas, il a su se renouveler. De plus, il n'y a plus beaucoup de galeries qui montrent ce que j'expose, c'est-à-dire des pièces de ce goût français des années 1920 aux années 1960* », souligne la galeriste. Pour l'occasion, elle présente un axe de travail un peu nouveau. Ayant soutenu et collaboré à l'édition d'un livre sur le mobilier brésilien des années 1950, elle a apporté quelques pièces qui sont reproduites dans l'ouvrage, tout en restant dans ses classiques avec des sièges et luminaires d'Eugène Printz de 1928.

La peinture moderne en force

A ces galeries s'ajoutent des marchands qui reviennent après une ou plusieurs années d'absence. C'est le cas des galeries Dario Ghio (Monaco), Thomas Salis (Salzburg, Autriche) ou bien encore du Parisien Christian Deydier qui avait déserté les lieux depuis une vingtaine d'années, lorsque la foire avait pris ses quartiers au Palais des beaux-arts de Bruxelles. Son retour est une bonne nouvelle pour l'art asiatique, assez peu représenté au sein du salon.

Réputée pour son éclectisme, la foire couvre toutes les spécialités, depuis l'Antiquité jusqu'à l'art du XXI^e siècle, en passant par les bijoux, les arts décoratifs anciens, le design, la sculpture, l'orfèvrerie, les céramiques ou encore les arts extra-européens. Elle accueille également depuis deux ans un secteur « art contemporain », qui reste assez limité, selon les désirs des organisateurs, occupant 10 % des espaces. À côté d'une incursion dans la bande dessinée, la manifestation fait la part belle à deux secteurs en particulier : les arts premiers et l'archéologie. Chacun recense respectivement 10 et 8 marchands, ce qui en fait de mini-



foires de spécialité au sein de la manifestation bruxelloise. En art tribal, fidèles au poste, citons Pierre Darteville (Bruxelles), Didier Claes (Ixelles), Bernard De Grunne (Bruxelles) ou encore Yann Ferrandin (Paris), galeries rejointes cette année par les Français Philippe Ratton et son fils Lucas qui partagent un stand pour l'occasion, mais aussi l'Espagnol Guilhem Montagut.

Du côté des antiquités, les galeries Harmakhis (Bruxelles), Günter Puhze (Freiburg), Cybele (Paris), J. Bagot (Barcelone) ou bien Gilgamesh (Paris) voient leurs rangs grossir avec la première participation de la galerie londonienne ArtAncient.

Peu représentée, la peinture ancienne se fait de plus en plus rare sur les cimaises de la Brafa. D'ailleurs, parmi les nouveaux venus de l'édition 2018, aucun n'est spécialisé dans cette catégorie. Seule une poignée de stands en présente, de façon exclusive, comme les galeries parisiennes Florence de Voldere et Alexis Bordes ou Klaas Muller (Bruxelles). Le problème est similaire pour le mobilier ancien, avec les françaises Steinitz et Berger, Chiale Fine Art (Italie) et les belges La Mesangere et Theunissen & de Ghellinck. En revanche, la peinture moderne constitue assurément la plus grande section de la manifestation. En tout, une quarantaine de galeries, tant belges qu'étrangères, en montrent sur leurs stands.

Comme il est de coutume à la Brafa, un artiste est choisi en tant qu'invité d'honneur ; après Julio Le Parc en 2017, c'est Christo qui en est l'hôte. Il expose ainsi une œuvre, non pas emballée mais de jeunesse, *Three Store Fronts* (1965), appartenant à sa série des « Show cases ». Mesurant plus de 14 m de long et 2,50 m de haut, « c'est la plus grande œuvre jamais accueillie et présentée à la Brafa ! », se réjouit Harold t'Kint de Roodenbeke.

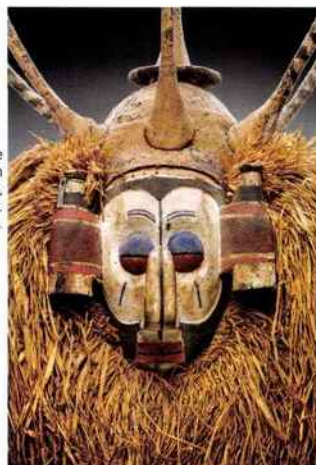
● MARIE POTARD

BRAFA, BRUSSELS ART FAIR, du
27 janvier au 4 février, Tour & Taxis, Avenue
du Port 88, Bruxelles, www.brafa.art

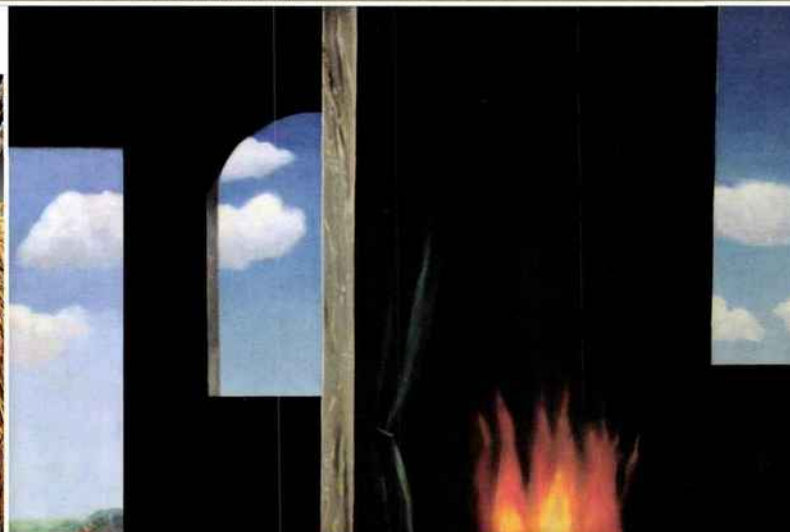


MARCHÉ

SPÉCIAL BRAFA 2018



Masque Yaka, République démocratique du Congo, fin XIX^e-début XX^e siècle, bois, fibres de raphia, polychromie.
© Didier Claes, Bruxelles.



René Magritte, *L'Oracle*, vers 1931, huile sur toile, 60 x 92 cm.
© Boone Gallery, Knokke-le-Zoute.

LES PLUS BELLES ŒUVRES : REVUE DE DÉTAIL

Pour se démarquer et attirer la clientèle, les galeries font le choix de présenter des œuvres inédites, ou bénéficiant d'un pedigree prestigieux, ou encore de pièces très décoratives

GALERIES

Bruxelles. Avec ses 134 exposants, la foire belge propose plusieurs milliers d'œuvres dans des secteurs très divers, où il y en a pour toutes les bourses. De quoi ravir les amateurs d'art.

Pour les amoureux des arts des XX^e et XXI^e siècles, le choix peut se révéler cornélien tant l'offre est importante. Les grands noms sont au rendez-vous, comme sur le stand de Thomas Salis (Salzburg) qui propose une mosaïque de Fernand Léger, *Femme nue sur fond rouge*, exécutée par la mosaïste Heidi Mélanon (500 000 à 600 000 €). Elle et son père Lino ont travaillé sur toutes les mosaïques, des pièces uniques, de Léger. Le galeriste, nouveau venu à la Brafra, partage son stand avec Philippe David (Zurich) qui expose *L'Eglise de Montigny, effet d'automne*, 1908, de Francis Picabia (485 000 €), tandis que le bruxellois Francis Maere profite de l'occasion pour exposer une œuvre de l'artiste belge Léon Spilliaert, *Hofstraat Ostend*, 1908 (750 000 €). Sur le stand de Harold t'Kint de Roodenbeke (Bruxelles), c'est un marbre blanc de Man Ray, *Herman*, 1919, issu de la collection Arthur Brandt qui est dévolé (autour de 70 000 €), « une silhouette épurée à mi-chemin entre les formes primitives et l'art à venir de Constantin Brancusi », explique le galeriste. La galerie Albert Schifferli (Genève) mise quant à elle sur un autoportrait de Hans Bellmer, « un de ses dessins les plus célèbres », affirme le marchand (185 000 €). D'autres œuvres d'envergure sont à découvrir

dans cette catégorie, telles que *Tigerbird*, 1952, de Karel Appel, huile sur toile accrochée chez Jacques de la Béraudière (Bruxelles : 750 000 €) ; *L'Oncle*, de Magritte, vers 1931, mise en vente autour de 4 millions d'euros chez Boon (Knokke-le-Zoute) ; *The Contrarian*, 1945, de l'artiste surréaliste chilien Roberto Matta, sur le stand de l'allemande Die Galerie (2,5 M€).

Des œuvres plus récentes sont également à chiner telles *Le Matin*, 1962, de Victor Brauner, à la galerie londonienne Stern Pissarro (370 000 €) ; *Siphonus*, 1971, de Dubuffet chez Opera Gallery (Paris : au-dessus

d'1 M€) ; *Study for Bedroom Painting*, 1977, de Tom Wesselmann chez Samuel Vanhoegaerden (Knokke-le-Zoute : 300 000 €) ; *Lilette dans les feuillages*, 2012, de Sam Szafran à la Galerie de la Présidence (Paris : 180 000 €) ; *Big Horn Sheep*, 2015, de Sean Landers chez Rodolphe Janssen (Ixelles, autour de 100 000 €) ; ou encore une chaise en acier, 1990, de Ron Arad, à la galerie Le Beau (Bruxelles).

Un « cabinet de curiosité du XXI^e siècle »

À la Brafra, on peut aussi trouver des œuvres de bande dessinée, ainsi à la

galerie Bernard Soetens (Luxembourg). Elle expose cette année un dessin original à l'encre de Chine de Hergé, *Les deux Dupondt, Tintin, Tournesol, Haddock et Milou*, 1968, réalisé à la demande de Raymond Leblanc, éditeur du journal *Tintin* et directeur de la société Publiart, pour une campagne publicitaire. « Les belles œuvres de Hergé sont très rares sur le marché puisque plus de 80 % des originaux sont au Musée Hergé », rapporte le marchand (autour de 100 000 €).

Des pièces insolites sont également visibles, notamment chez Theatrum Mundi, une galerie italienne se présentant comme « un cabinet de curiosité du XXI^e siècle » – une première à la Brafra. Ainsi de la combinaison spatiale « Sokol KV2 » portée par le cosmonaute russe Strekalov lors de la mission Soyouz TM 10 (du 1^{er} août au 10 décembre 1990) et provenant de la collection Forbes (130 000 €).

Une des forces de la Brafra demeure sa section arts premiers, spécialité chère à la Belgique, du fait de son histoire. Aussi, la Brafra ne rassemble pas moins de onze exposants dans le domaine, bien plus que d'autres salons généralistes comme Tefaf (Maastricht) ou la Biennale Paris. Certains d'entre eux montrent des œuvres de provenance prestigieuse, comme ce Kota Janus, une figure de reliquaire du Gabon, vers 1820, ayant appartenu à Arman, exposée chez le bruxellois Bernard De Grunne (150 000 €), ou encore une terre cuite de l'ethnie Anyi accrochée par le galeriste nord-américain

Une des forces de la Brafra demeure sa section arts premiers, spécialité chère à la Belgique

Jacques Germain et venant de l'ancienne collection du New-Yorkais Max Granick. D'autres marchands, toujours dans cette spécialité, profitent du salon pour organiser une exposition, à l'exemple de Didier Claes (Bruxelles) qui présente plusieurs masques Yaka, République démocratique du Congo, un peuple à la riche créativité (prix affiché : 12 000 à 30 000 €). Ailleurs, à la galerie Rattion, père et fils exposent pour la première fois ensemble « afin de rendre hommage à l'histoire de leur famille dont le nom est une référence dans le monde de l'art africain ». Ils montrent une statuette Kuyu, République démocratique du Congo, au pedigree en or puisque collectée par Aristide Courtois avant 1938 et provenant de la collection Charles Rattion, puis de celle de Madeleine Meunier.

Intérêt croissant pour l'art thaïlandais ancien

Toujours du côté des arts extra-européens, les arts d'Asie sont présents au sein de la foire bien que seuls cinq marchands, tous parisiens, en soient les illustres représentants.

Christian Deydier dévoile une rare épée en bronze, la lame entièrement niellée d'or, garde en jade, Chine,



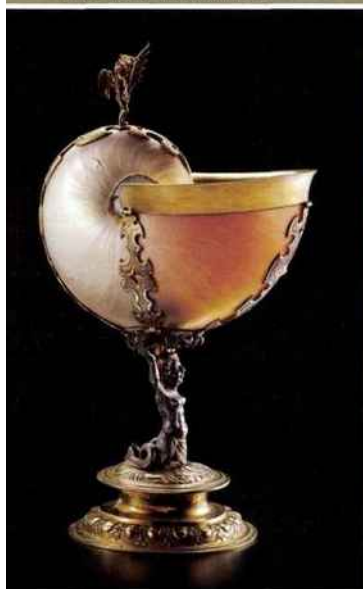
Tom Wesselmann, *Study for Bedroom Painting* #40, 1977, huile sur toile, 21,5 x 27 cm.
© Galerie Samuel Vanhoegaerden, Knokke.



MARCHÉ

Coupe au nautilus, Landshut, sud de l'Allemagne, 1630.

Photo : Luk Vander Plaetsen/d'Arschot & Cie.



Rubens, de Vos et Wildens, *Diane et les nymphes chassant le cerf*, huile sur toile. © Klaas Muller, Bruxelles.



période des Royaumes combattants, V^e-III^e siècle av. J.-C., ainsi qu'un vase rituel tripode en bronze *liding*, Chine, fin de la dynastie Shang, XI^e av. J.-C., à décor de masques de taoïe. Antoine Barrère montre une stèle en pierre noire représentant

Surya, époque Pāla, Inde, X^e-XI^e siècle (320 000 €), tandis que Christophe Hico expose un Bouddha Sakyamuni, Thaïlande (65 000 €). « Il y a un intérêt croissant pour l'icographie thaïlandaise ancienne. Nos ventes en témoignent ainsi que les

résultats en ventes publiques », note le marchand. Dans la catégorie des arts anciens, il faut aller contempler le masque de momie égyptien, III^e-II^e siècle, à la galerie Eberwein (Paris : 100 000 à 150 000 €) ; un groupe en bronze représentant la déesse

Neith et Horus enfant, Égypte, XXVI^e dynastie, sur le stand de la galerie Cybele (Paris : 38 000 €) ; un *Saint Jean de Calvaire* en bois, travail bourguignon, vers 1420, chez Mullany (Londres : autour de 65 000 €) ; un *Saint Paul* en marbre

de Ferrare du XIV^e siècle chez Sisermann (Paris : 85 000 €), rare témoignage de la sculpture gothique de l'Italie du Nord. Mais aussi une coupe nautilus en argent et coquillage, un travail bavarois vers 1630 montré par Philippe d'Arschot (Bruxelles : aux alentours de 75 000 €) ; une grande table console « aux attributs » en bois sculpté et doré, époque Régence (120 000 €), ancienne collection Jean Bloch, sur le stand de la galerie Berger (Beaune) dont la décoration a été confiée à Alain Demachy ; une paire de vases néoclassiques en albâtre représentant Hercule, cadeau de mariage offert par le maréchal Ney au maréchal Oudinot en 1812 (55 000 €).

La peinture ancienne, à quelques semaines de Tefaf Maastricht dont c'est la discipline phare, ne court pas les cimes de la Brafa. Tout au plus, Chiale Fine Art (Italie) expose une *Nature morte*, vers 1640, de Jan Davidsz. de Heem ; Costermans (Bruxelles) présente une *Adoration des mages* de Brueghel le Jeune, tandis que Klaas Muller (Bruxelles) montre *Diane et les nymphes chassant le cerf*, vers 1635. Rubens ayant exécuté les figures, aidé de Paul de Vos et Jan Wildens pour le reste de la composition.

● MARIE POTARD

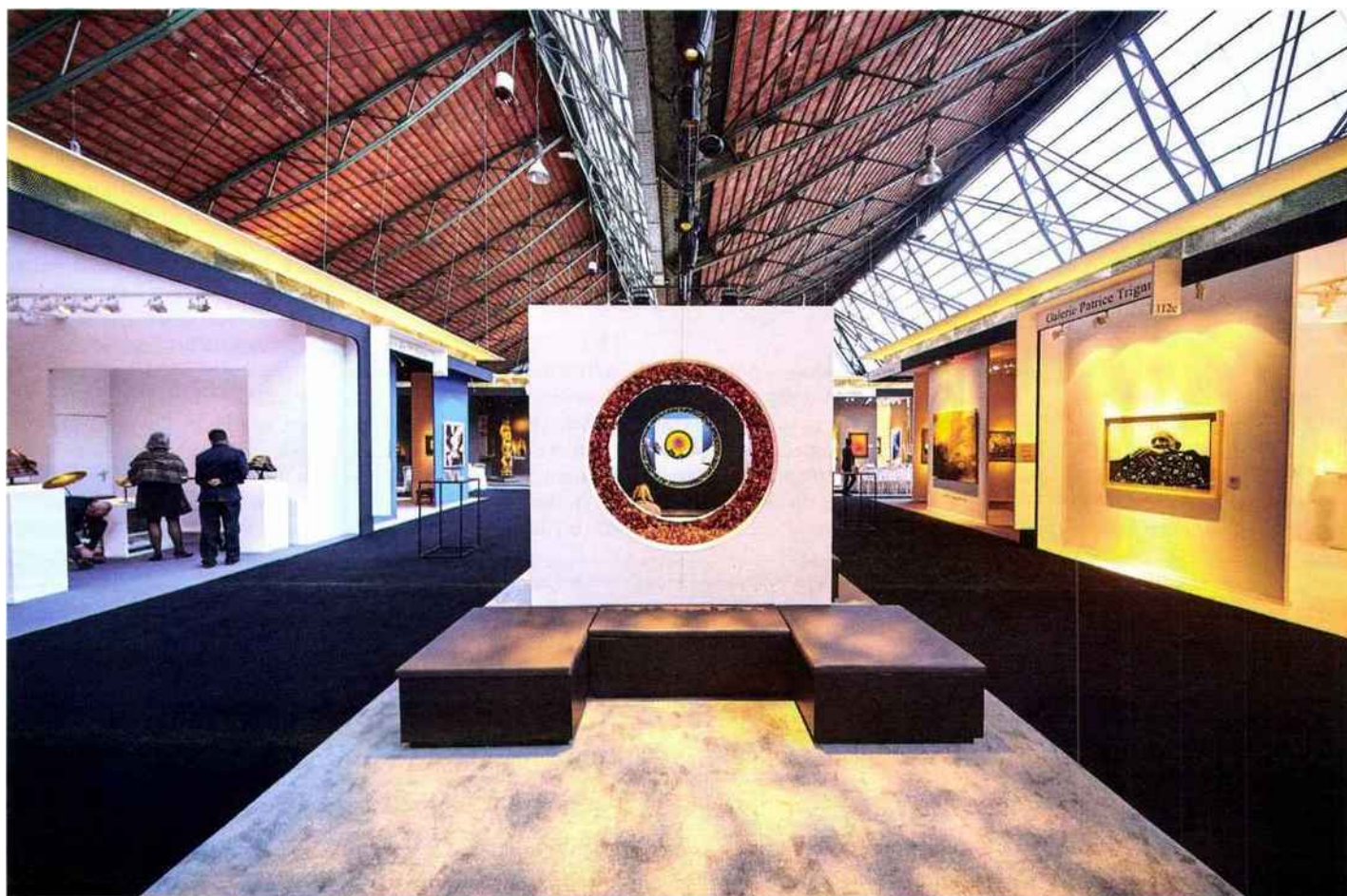


MARCHÉ

SPÉCIAL BRAFA 2018

FACE A TEFAF, LA BRAFA A TROUVÉ SA PLACE

Alors que ce poids lourd qu'est la Tefaf ouvre le 8 mars à Maastricht, la Brafa, qui se tient jusqu'au 4 février à une centaine de kilomètres, à Bruxelles, a su tirer parti de ses atouts et particularités pour s'installer dans le paysage



Les allées de la Brafa lors de l'édition 2017. © Photo A2Pix.



FOIRES D'ART ET ANTIQUITÉS

Maastricht, Bruxelles. La prochaine édition de Tefaf (The European Fine Art Fair) à Maastricht, reconnue comme le plus grand salon au monde d'arts et d'antiquités, débutera le 8 mars. Ce mastodonte, qui réunit chaque année plus de 270 exposants venus du monde entier, ne fait pourtant pas d'ombre à la Brafa, la foire belge qui se tient un mois et demi à peine avant elle et à seulement 90 km à vol d'oiseau. Plusieurs facteurs expliquent que la Brafa résiste vaillamment à sa concurrente hollandaise, qui pourtant rassemble plus du double d'exposants mais n'est fréquentée que par 10 000 à 15 000 visiteurs de plus.

La Brafa a acquis une bonne réputation du fait d'une organisation parfaite, doublée d'une atmosphère chaleureuse et décontractée. « Nous insistons depuis toujours sur la nécessité de l'accueil », martèle le président de la Brafa, Harold t'Kint de Roodenbeke. « La foire a aussi gagné en internationalisation grâce à une équipe de presse indépendante et plus élargie. La

commission de sélection des marchands est également devenue très pointue : ceux qui avaient trop d'objets retirés lors du vetting [l'inspection des objets par une commission] et ceux qui ne jouaient pas le jeu en n'invitant pas leurs clients ont été évincés », précise Xavier Eeckhout, qui participe aux deux manifestations.

Parmi les facteurs primordiaux de la réussite de la Brafa : c'est le seul événement consacré aux antiquités organisé au mois de janvier, un mois réputé « mort » pour le marché. « La Brafa a pour particularité de lancer les festivités. Programmée en début d'année, elle précède les ventes publiques et les autres foires. Le fait qu'elle se situe deux mois avant Tefaf permet de prendre la mesure de l'activité du marché de l'art. Nombre de professionnels du secteur se fient à ce baromètre de l'art pour préfigurer de la prochaine édition de Tefaf. Personnellement, la galerie travaille même davantage à la Brafa », commente Didier Claes (Bruxelles).

Le succès de la Brafa s'explique aussi par le fait que le marché de l'art belge est très important relativement à la taille du pays. « En Belgique, si on a de l'argent, on est collectionneur. C'est quasiment systématique, alors qu'en

Parmi les facteurs primordiaux de la réussite de la Brafa : c'est le seul événement consacré aux antiquités organisé au mois de janvier, un mois réputé « mort » pour le marché

France ce n'est pas forcément le cas », rapporte Antoine Barrère, présent à la fois à Tefaf et à la Brafa. « Pour les Belges, la Brafa est un vrai événement car ils sont très mondains, collectionneurs dans l'âme ; ils aiment sortir en famille et achètent », renchérit Xavier Eeckhout.

Une clientèle différente

Les deux foires ne couvrent pas le même marché car seulement une vingtaine de marchands participent aux deux événements. Il en va ainsi pour les galeries Axel Vervoordt (Bruxelles), Charly Bailly (Genève), Barrère (Paris), Cybele (Paris), Bernard de Grunne (Bruxelles), Didier Claes (Bruxelles), Xavier Eeckhout (Paris), Harmakhis (Bruxelles), Mullany (Londres), Jacques de la Béraudière (Genève) ou Berko (Knokke-le-Zoute). Les deux événements ne misent pas sur les mêmes secteurs. Par exemple, la Brafa – à

l'exception de Florence de Voldère – n'accueille aucun marchand d'envergure internationale en peinture ancienne qui tous se retrouvent à la Tefaf. En outre, la sélection des marchands diffère d'une foire à l'autre. « En tant que "jeune marchand", je n'ai pas la possibilité d'exposer à Tefaf, à la Fiac [Foire internationale d'art contemporain, Paris] ou à Art Basel [Bâle]. Bruxelles est une alternative de très haut niveau qui me satisfait pleinement », explique Philippe David, marchand à Zurich en art moderne et contemporain.

Autre différence majeure entre les deux foires : la clientèle n'est pas la même. Si Tefaf est plus internationale, attirant des Américains, des Sud-Américains, des Asiatiques, des Russes et des ressortissants de l'Europe du Nord, la Brafa profite d'une clientèle à 80 % franco-belge – Paris n'étant située qu'à 1 heure 20 en train de la capitale belge –, ainsi que de quelques



Allemands et Hollandais. La Brafa ne semble pas non plus trop désavantagée par le faible nombre de conservateurs de musées foulant ses allées. En effet, à Tefaf, les conservateurs du monde entier sont invités, défrayés grâce à un budget très élevé, tandis que Cécile Fentener van Vlissingen est chargée de veiller à ce que ces personnalités soient accueillies dans les meilleures conditions lors de leur séjour à Maastricht. « C'est l'avantage de Tefaf, qui est une organisation privée, contrairement à la Brafa ou à la Biennale Paris qui sont gérées par des syndicats de marchands. Tefaf dispose d'une puissance marketing digne de Sotheby's et Christie's », souligne Antoine Barrère.

Des « tarifs excessifs » à Tefaf

Intervient aussi la question de la sélection des pièces présentées sur l'un ou l'autre des deux salons. « Je ne change pas ma liste de prix en fonction de Tefaf ou Brafa, mais je garde pour Tefaf les objets les plus prestigieux », indique Xavier Eeckhout. Antoine Barrère, lui, répartit de la manière suivante les objets : « Pour la Brafa, les œuvres ont des prix qui s'échelonnent entre 1 000 et 300 000 euros, alors que pour Tefaf, la fourchette est de 50 000 euros à 1 ou 2 million(s) d'euros. Pour la Brafa, nous choisissons des objets plus variés ou dans des segments du marché qui sont moins chers que d'autres, ce qui ne signifie pas qu'ils sont moins intéressants, moins beaux ou moins rares. Par exemple, la sculpture indienne est moins chère que la sculpture chinoise ou thaïe, alors que si vous choisissez d'exposer des bronzes

himalayens, les prix sont très élevés. » Ces différences de prix impliquent aussi que la Brafa n'accueille pas le même public que Tefaf. « J'ai de gros clients qui me disent ne jamais aller à Tefaf parce que les prix sont exorbitants. Selon eux, les marchands y pratiquent des tarifs excessifs et, pour un même objet proposé 50 000 euros à Bruxelles, à Maastricht il sera affiché le double », rapporte Jean-Pierre Montesino, de la galerie Cybele à Paris, participant aux deux manifestations. « Si j'ai un objet à 1 ou 2 millions d'euros, je choisirai d'emblée de l'exposer à Tefaf, poursuit-il, car cela me fait de la publicité. De plus, je crains de ne pas trouver l'acheteur à la Brafa. » Les gros acheteurs se déplacent plus volontiers à Maastricht et, compte tenu de l'accès difficile au Salon, la ville étant mal desservie, ceux qui s'y rendent sont particulièrement acheteurs. Bruxelles bénéficie ainsi des autres clients.

À la Brafa, les exposants sont plus décontractés qu'à Tefaf. À Maastricht, un grand tableau accroché dans le restaurant des exposants affiche le numéro de chaque stand et le nombre de clients invités chaque jour par la galerie. « Cela met un peu la pression », commente un marchand. « La Brafa est plus détendue. La Belgique, c'est festif, c'est un salon qui n'est pas trop cher. On peut avoir de grands stands et s'exprimer à des coûts raisonnables », commente Antoine Barrère. « À Tefaf, nous sommes notés en fonction des pièces que nous apportons. Si nous sommes mal notés, les organisateurs peuvent ne pas nous reprendre l'année suivante », confie a contrario Jean-Pierre Montesino.

● MARIE POTARD